

parmi lesquels les plus importants sont les différentes variétés de renards, le rat musqué, le vison, le castor, et autres. Ces animaux sont généralement pris au piège dans les mois d'hiver alors que le pays est plus accessible qu'en été et que leur pelage est dans son meilleur état.

L'élevage du renard en captivité a fait ses débuts dans la période de hausse des prix après 1890 et depuis il est devenu une industrie importante. L'Île du Prince-Edouard a toujours été le centre de cette industrie mais aujourd'hui on trouve des renardières dans toutes les provinces du Dominion. Le 31 décembre 1932 il y avait en exploitation 5,221 renardières sur lesquelles vivaient 99,109 renards, principalement de la variété dite "argenté".

Bien que le renard fût la bête qui se prêtait le mieux à la domestication, d'autres bêtes sauvages au pelage précieux sont aussi élevées en captivité—le vison, le raton laveur, la mouffette, le coyote, la martre et le pécan. Le vison est facilement domestiqué et se développe bien en captivité s'il reçoit les soins qui lui conviennent. En 1932 le nombre de fermes à fourrure autres que renardières était de 1,075. Dans cette classe d'animaux à fourrure variée, les fermes de visons sont les plus nombreuses, les fermes de ratsons laveurs viennent en deuxième lieu, et les fermes de rats musqués en troisième. Plus de 395 fermes à renards élèvent aussi différents autres animaux à fourrure.

La valeur totale des pelleteries produites au Canada pendant la saison 1932-33 est de \$10,305,154. Ce chiffre comprend les valeurs des peaux d'animaux capturés par les trappeurs et celles d'animaux élevés en captivité. Les peaux vendues par les fermes à fourrure en 1932 avaient une valeur de \$3,046,627 et les animaux à fourrure vendus vivants, une valeur de \$243,193, renversant ainsi la position des années précédentes quand les ventes de renards vivants rapportaient plus que les pelleteries.

Pêcheries.—La première des ressources du Canada exploitée par les Européens fut la pêche sur les côtes de l'Atlantique. On croit que nombre d'années avant la découverte et le peuplement de l'Amérique du Nord, les bancs de morue du sud-est de Terre-Neuve et l'est de la Nouvelle-Ecosse avaient attiré les pêcheurs français alléchés par l'abondance des prises. Ces lieux de pêche, qui s'étendent le long d'un littoral de plus de 5,000 milles, ont une superficie d'environ 200,000 milles carrés; leur situation sur le passage du courant arctique toujours glacial contribue grandement à la qualité du poisson. Les plus importants poissons pêchés en haute mer sont la morue, le flétan, l'églefin, le hareng et le maquereau; le long du rivage et à l'intérieur on trouve le homard, l'huître, le saumon, le gasparot, l'éperlan, la truite, le maskinongé et autres variétés. Mais il existe d'autres lieux de pêche comprenant l'estuaire du St-Laurent, les Grands Lacs, où le corégone et le hareng constituent la pêche la plus importante, et de nombreux cours d'eau et lacs où abondent la truite, le doré, l'achigan et autres poissons. Il y a aussi la côte du Pacifique. Les pêcheries de la Colombie Britannique, avec 7,000 milles de côte, se sont développées rapidement depuis quelques années et la pêche du saumon dans les estuaires des rivières Fraser, Skeena et autres, contribue maintenant les deux cinquièmes en valeur de tous les produits poissonniers du Canada, sans tenir compte de la pêche au flétan et au hareng qui se pratique au large des côtes. La valeur des produits poissonniers en 1933 est de \$27,558,053.

Ces chiffres donnent un aperçu général des aspects commerciaux des pêcheries mais n'indiquent rien des avantages que le Canada offre à ceux qui pêchent par plaisir et récréation. C'est là aussi un trait économique dans un pays où vivent des poissons tels que le saumon de la Restigouche et autres rivières des Provinces Maritimes, l'achigan des hautes terres du Québec et de l'Ontario, la truite rouge du Nipigon, le saumon et la truite arc-en-ciel de la Colombie Britannique.